

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 7

Artikel: Un Niçois fêtant le Carnaval tout seul
Autor: Ginisty, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

n'époàirivè s'est peinsâ : Ah l'est dinsè ! eh bin, atteinè, mè galés !

Adon fâ allumâ lo fornet tandi lo sou-pâ et n'arrètè pas lo fû, et lo né, tandi que lè dou lulus sè dévètessont po sè fourrà âo lhi, ye va ouco queri onna pecheinta brachâ dè grossès z'étalès dè fâo et lè z'einfatè dein lo fornet que freccassivè dza et dit à son tsin que lo sédiâi adé : « Couche-toi là ! » et s'ein va.

Cé tsin étai on gros bougro dè tsin que lè dzeins ein aviont poàire, kâ nion n'ousavè abordâ âo moulin quand n'étai pas attatsi.

Ma fâi âo bet d'on momeint fasâi tant tsaud dein lo pâilo que ion dâi sordâ sè vâo lèvâ po âovri la fenétra ; mâ à l'avi que vâo châtâ frou, lo tsin sè branquè su sè quatre pattès et lài fâ onna ron-nâie ein lài montreint lè deints que l'autro a z'u coâte dè sè reinfatâ dézo lo lèvet. Ma fâi du cé momeint n'ont pas étâ à noce, vo z'ein repondo, kâ fasâi onna raveu que l'étiout tot depourents dein lo lhi, que fermeintâvont à étoffâ. Se l'aviont pi z'u l'âo fusi à coté dè leu, l'ariont fotu bas lo tsin ; mâ n'iaivâi pas mèche, kâ se budzivont pi on bré, onna ron-nâie dâo tsin lè fasâi botsi. A la fin, quand viront que l'allâvont passâ l'arma à gautse, sè sont met à criâ âo séco, et lo monnâi, que risâi dein sa barba, est venu l'âo demandâ cein que volliâvont, et lè z'a délivrâ ein âovresseint la fenétra et ein l'âo z'apporteint à bâirè, kâ l'aviont 'na sâi dè la metsance. Adon l'a fé sailli lo tsin et lè gaillâ ont pu droumi tranquillo.

Lo leindéman, l'étiout dâo coumeint dâi z'agnès, kâ l'on bin vu que cein ne servessâi dè rein d'imbéta lo monnâi, et tandi lè dou dzo que sont onco restâ quie, l'ont affanâ mé què l'âo viâ ein bailleint on coup dè man pè lo moulin, et regrettâvont tant de s'ein allâ que lè ge l'âo rasâvont quand sont partis, après avâi fifâ duè botolhiès de Ste-Fourin avoué lo monnâi.

Un Niçois fêtant le Carnaval tout seul.

Le Carnaval ne vieillit pas, surtout à Nice, où il vient d'être fêté plus brillamment que jamais. Ces réjouissances se sont si profondément implantées dans les mœurs de cette contrée qu'un Niçois ne saurait s'en priver à aucun prix : Serait-il isolé du monde comme Robinson dans son île qu'il fêterait quand même le Carnaval. A ce propos, le XIX^e Siècle racontait l'année dernière cette amusante histoire :

« Dans la campagne de Nice, la coutume du déguisement pendant les jours gras est demeurée sincère. Il semble que ce soit un vieil usage païen qui s'est perpétué dans cette contrée. C'est presque gravement, comme pour obéir à un

rite antique, que les gens s'affublent de quelques oripeaux comiques. Seul un deuil récent peut les empêcher de se travestir. Et ce qui est particulier, en effet, c'est que ce travestissement n'implique pas l'idée d'une exubérante gaieté et qu'il leur arrive quand même de vaquer à leurs occupations habituelles.

» Et je pense à la rencontre que je fis là-bas, un jour de mardi-gras, dans la vallée de la Vésubie, sur la route qui conduit, à travers une région si accidentée, à Saint-Martin-Lantosque.

» La route était déserte, et par un temps radieux, je jouissais délicieusement du silence majestueux qui régnait sur un paysage devenu peu à peu grandiose, de coquet qu'il était à peu de distance de la ville.

» Ce silence fut subitement troublé par des coups sourds, frappés régulièrement, qui, venant de loin et sans qu'on vit d'où ils provenaient, produisaient une assez singulière impression. Il n'y avait pourtant rien là de fantastique. A un détour de la route, j'aperçus un brave homme qui attaquait les rocs d'une carrière avec vigueur. Il était encore dissimulé en partie par sa charrette, attelée d'un mulet, qui stationnait sur le bord du chemin.

» C'est seulement quand, ayant continué à marcher, je me trouvai près de lui, que je remarquai, avec quelque surprise, son bizarre accoutrement.

» C'était un solide gaillard d'une quarantaine d'années, au visage hâlé par le grand air et le soleil. Il avait semé dans le gazon de son large chapeau de feutre des plumes de couleurs vives et il semblait coiffé d'une couronne de chef sauvage.

» Il avait retourné sa veste, qui se présentait sur lui, maintenant, du côté de la doublure, et sur cette doublure il avait laborieusement piqué, à intervalles réguliers, des sortes de touffes composées de vieux rubans ramassés je ne sais où. Par là-dessus, il avait passé en sautoir une ceinture de laine rouge, comme une décoration grotesque. Son pantalon de velours à côtes, très usé, était serré aux chevilles et aux genoux par d'autres rubans bigarrés, et, à un mouvement qu'il fit, je distinguai encore que, de son extravagant chapeau descendait jusqu'à mi-corps une ficelle contenant des coquilles de papier, comme une queue de cerf-volant. Enfin, pour compléter cet invraisemblable ajustement, il portait, suspendu au cou par un cordon, une vieille plaque de compagnie d'assurances qui représentait un aigle.

» Ainsi vêtu, il travaillait avec une imperturbable ardeur, fendant la roche et, de temps en temps, formant un tas, prêt à être porté dans sa voiture, des quartiers que son pic avait détachés. Il paraissait s'être assigné une assez lourde

tâche, qu'il avait à cœur de mener à bien avant la nuit.

» Je crus avoir affaire à un fou, et le spectacle était si imprévu que je ne pus m'empêcher de rire. Au milieu d'un paysage sévère de montagnes, sous le ciel d'un bleu très pur, rien n'était étrange comme cette vision de chienlit.

» L'homme releva la tête, et, paraissant éprouver quelque satisfaction de l'attention étonnée que je lui prêtai, il eut un rire épanoui qui répondit au mien. Puis, désignant d'un geste son chapeau et sa veste retournée, agrémentée de rubans, il dit simplement :

— Carnaval !

» Il se laissa « admirer » en conscience, pendant une minute, comme un enfant, appuyé sur son pic, en gardant l'immobilité, puis, comme il était pressé, il cracha dans ses mains et se remit allègrement à la besogne, faisant voler la pierre dure en éclats, sans plus se soucier de moi.

» Je vis alors que son cheval était, comme lui, « déguisé », ayant une espèce de bonnet de papier fixé au-dessus de ses oreilles et surmonté d'une plume, tandis que, à son collier, pendaient quelques oripeaux.

» Ainsi, c'était pour lui tout seul, sans songer à se mêler à aucune fête, n'en ayant pas le loisir et n'ayant pas même la tentation de quitter son travail, que le brave garçon s'était ingénument travesti, s'étant levé une heure ou deux plus tôt que de coutume pour se parer, avec conviction, de cette burlesque façon. Il demeurait dans une maison isolée, qu'il allait regagner, le soir, très las, aspirant au repos, et j'étais vraisemblablement le seul passant qui l'eût aperçu. Ce n'était donc pas pour la galerie qu'il s'était habillé de la sorte, avec de comiques raffinements, mais bien pour lui-même.

» Je le revois, ce solitaire du carnaval, prenant sa joie modeste à part, faute de mieux, s'associant de loin à la festivité du jour, et, tout déguisé qu'il fût, peinant comme de coutume de son dur métier de carrier, qui, sous le bariolement de son chapeau empanaché, faisait couler la sueur sur son visage... C'était impayable et touchant, et cette vision me repasse devant les yeux aujourd'hui. Qui sait, au fond, si ce simple ne s'était pas, dans son désert, plus amusé, avec si peu, que bien des masques de la foule tumultueuse de Nice ? »

PAUL GINISTY.

Voir les affiches et les annonces pour le **GRAND CONCERT** (600 exécutants), donné mardi 21 février, au bénéfice des artistes de l'Orchestre de la Ville, sous la direction de M. RAMBERT.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.